

XIX.

LÉGENDES ET TRADITIONS DE BASSE-BRETAGNE

Par l'abbé ANTOINE FAVÉ

La Messe de Minuit.

Le *pell hent* ! c'est la nuit radieuse de la nativité du Christ Rédempteur.

On peut bien vouloir en chercher des étymologies, mais au risque de chercher midi à quatorze heures.

Dans une grande partie du diocèse, on dit toujours « *ar pellg hent* » : c'est une prononciation défectueuse sinon consacrée du moins excusée par le temps, nous semble-t-il.

Le mot primitif dut être *pell-hent* : *longue route*, et ce qui paraît le prouver, c'est que dans la montagne, dans la haute-Cornouaille, pays de tradition, on a gardé le même mot, mais au pluriel : *pell-hentchou* : *les routes lointaines*. Il saute aux yeux que, dans leur esprit, nos aïeux d'Armorique amenaient un rapprochement entre le voyage de jour et de nuit, si laborieux, des Rois Mages, et celui qu'ils avaient à faire pour aller à la messe de la Nuit de Noël, de leurs villages souvent éloignés, adorer à la mode des pasteurs de Bethléem, le Messie attendu.

Les détails de la célébration de ce grand anniversaire étaient prévus de longue main, en chaque maison : d'abord par une observation scrupuleuse de l'esprit et de la pratique du temps de l'Avent ; mais aussi par les préparatifs faits quelques jours à l'avance, autour du foyer par les heureux que le tour de rôle, ou le sort, indiquait pour se rendre au *pellg-hent*, à l'office de Minuit. Il s'agissait, pour chaque maison, pour chaque quartier, d'avoir la plus belle illumination ambulante. Et nos pyrothecniens rustiques, avec un procédé renouvelé sinon des Grecs, du moins des Ro-

mains, de s'ingénier à obtenir les plus beaux flambeaux. Soigneusement on choisissait des brindilles de bois sec d'égale longueur, bien séparées, bien émincées, et l'une après l'autre roulées dans de la résine amollie à point sur le feu. Puis ces multiples chandelles obtenues, on les ficelait en faisceaux d'un volume imposant, on plantait le faisceau, le fagot si jalousement composé, au bout d'une fourche de fer, on l'allumait.... et en route pour le bourg ! Et dans ces vallons, sur ces collines accidentées d'Ergué, dont la succession représenterait, graphiquement, une succession de dents de scie, se déroulait cette théorie saisissante, suggestive de feux fantastiques, aux lueurs scintillantes, annonçant « *paix et liesse aux gens de bonne volonté* », avec le chant obligé de ces vieux noëls si touchants, exécutés sur le rythme liturgique du *Christe redemptor* ou celui très fréquemment employé du *Cœlestis urbis Jérusalem*, au temps même de la duchesse Anne.

Et, dit-on, pendant que les chrétiens s'agenouillaient pour célébrer le grand mystère du 25 décembre, les bœufs tenus au jeûne strict dès le matin, en présence de la large et savoureuse provende servie au soir, avec le supplément d'usage, se mettaient à deviser de la naissance de l'Enfant-Dieu, qui avait daigné venir au monde, entre un pauvre âne et un bœuf placide. Les poètes populaires, ceux du crû, ces grands devins, ont rapporté dans leurs *Noëls* que l'on oublie trop, tel monologue, ou tel dialogue, qu'ils ont su surprendre à la porte de l'étable, en cette belle nuitée de Noël.

Mais, voyez cet homme, recueillant des liens préparés : ils sont tressés en paille d'avoine : à minuit, il va en entourrer les pieds des pommiers dans ses champs et ses vergers. Il ne vous cachera pas son secret : cette pratique lui donnera belle récolte de pommes et le cidre ne manquera pas dans ses pipes et tonneaux.

Je crois, à part moi, que les traités de pomologie ne

recommandent pas encore ce procédé de culture intensive. Attendons : car, qui sait ? tout arrive à qui sait attendre.

Des façons de mettre au plat, dans les églises.

Tout le monde, dans notre pays, sait ce que l'on entendait autrefois par l'expression « prendre la coutume » : privilège (*privata lex*) qui accordait à tel membre d'une famille noble de prendre, au bassin des fabriciens, à tel jour donné, une ou deux poignées de monnaie, après leur tournée dans l'église, ou la chapelle, pour la cueillette des offrandes. C'était une reconnaissance publique, officielle, effective de services rendus à titre de fondation, réédification, entretien, etc. : cet honneur confinait plus ou moins avec l'aveu de patronage, et Dieu sait si on y tenait ! on peut voir pour s'en convaincre les innombrables procédures évoquées soit, devant nos présidiaux, soit au Parlement de Bretagne.

La Révolution est venue, et avec bien d'autre chose a disparu ce droit de coutume. On ne *prend donc plus la coutume*, sous le régime du décret de 1809 qui administre les fabriques.

Le fait légal *et coutumier* a disparu, mais ce que nos contemporains appellent le *geste* est resté. Je l'ai vu, ce *geste*, à la chapelle vénérée de Kerdévot, près de Quimper. Et voici comment et en quelle occasion il s'exécute. Après l'évangile, au moment de l'offrande, le fabricien de la chapelle, — c'est jour de grand pardon, — se compasse dans ce qu'il peut emprunter de dignité solennelle et passe dans les rangs pressés des fidèles, soit dans l'édifice, soit au dehors, dans le placître. Il tend son plat aux pardonneurs ; ce plat en cuivre repoussé, orné en quatre quartiers répétés d'une inscription en caractères vraisemblablement hollandais, et qui eût l'honneur d'être exposé en 1889, à Paris, et catalogué sous le titre de *Patène de Kerdévot*. Parfois vous voyez une mère, presque toujours c'est une Elliantaise, convier le

BULLETIN ARCHÉOL. DU FINISTÈRE. — TOME XXIII. (Mémoires). 17

blond bambin qu'elle porte dans ses bras, ou la gamine, ou le gamin, qui se tient sur ses petites jambes auprès d'elle, à prendre, dans le plat du fabricant, une poignée de monnaie, à prendre *à même et sans compter*.

L'enfant s'exécute, je vous l'assure, avec autant de dignité sérieuse que noble écuyer Yvon de Kerforz lorsqu'il prenait la coutume, au grand pardon d'été, en la chapelle de Saint-Guénolé d'Ergué, reconstruite à ses frais. Le *geste* de la coutume exécuté, comme erreur ne fait pas compte, le fabricant vérifie exactement le contenu de la petite main et la mère où le père, vérification faite, met au plat, sou pour sou, la somme équivalente, y compris les pièces d'argent qui auraient été trouvées incluses dans la poignée. C'est la rançon d'un enfant chéri que l'intervention puissante de la Vierge bénie a arraché au croup, à la variole, à la rougeole, et autres affections terribles, bourreaux des cœurs de mères, que la Faculté enregistre savamment, tout en constatant souvent son impuissance.

Le peuple a conservé ce vieux souvenir en l'appelant du vocable, « *faire* ou mieux *donner la coutume* ». M. Peyron, notre cher vice-président, en a retrouvé les traces dans ses recherches à l'occasion du serviteur de Dieu, Michel Le Noblez.

Un usage presque semblable se retrouvait à Langolen. A la chapelle de Notre-Dame de Pontouar, on faisait vœu aussi de *donner sans compter*, chacun selon ses moyens et facultés. L'intéressé, l'obligé de Notre-Dame, *faisait la monnaie*, supposons-le, d'un écu, le réduisant en sous et deniers, les versait en sa poche, et sans compter, mettait dans le plat à tout hasard. Le vœu n'aurait pas été rempli si le donateur avait calculé ou avant, ou même après, par pensée, le montant de son offrande : il fallait que la main droite ignorât ce que donnait la main gauche, conformément au conseil évangélique.

A propos du Viatique et de l'Extrême-Onction.

La représentation de saint Christophe dans notre iconographie est bien populaire. Ses filleuls la trouvaient dans les beaux vitraux de la cathédrale de Saint-Corentin et au prieuré de Locmaria : ce « *porte-Christ* » aux dimensions gigantesques, franchissant les rivières, un arbre à la main, pendant que s'ébattaient à ses pieds d'énormes poissons, faisait ouvrir de grands yeux aux enfants stupéfiés de voir tant de force et de musculature amenées à s'avouer impuissantes à supporter le poids d'un petit enfant. Cet enfant si frêle dans sa grâce naïve n'était autre chose que le *Maître du monde*, et le géant courbait ses robustes épaules, halestant, couvert de sueur, devant celui qui en faisait son *Christophore*, son *porte-Christ* !

Il me semble retrouver comme une adaptation de cette légende dans une tradition que j'ai recueillie dans le Bas-Léon, dans l'ancien archidiaconé d'Ack : « *non ad probandum, sed ad narrandum.* » Là, il ne faudrait pas que le prêtre qui porte le *corpus Domini*, le viatique, pénétrât avec son fardeau sacré dans la maison mortuaire où le chrétien vient d'expirer avant d'avoir pu être communié. Aussi, on s'empresse, si le dénouement s'est précipité, de faire diligence pour arrêter le prêtre sur le chemin. Si le prêtre franchissait le seuil de la maison, il lui arriverait malheur. Quand il reprendrait sa marche pour ramener le viatique à l'église, — comme saint Christophe, il sentirait la custode devenir lourde, à le faire défaillir de fatigue. Il rentrerait chez lui, mais la fatigue aurait été si grande, le refroidissement qu'il aurait pris si grave, qu'à coup sûr il contracterait une pleurésie, une fluxion de poitrine, et il serait un homme marqué pour la mort impitoyable : dans un très bref délai.

La première fois que j'eus à administrer le sacrement d'Extrême-Onction, c'était sur les bords de l'Aber-Benoît, à un jeune novice débarqué de la *Bretagne*, et arrivé à la

dernière période de la tuberculose. Le jeune matelot, malgré quelques illusions, voyait la mort venir avec le calme stoïque de nos paysans chrétiens et bons bretons. Il avait reçu avec foi les derniers sacrements, excepté l'*Extrême Onction*. Là j'eus fort à faire pour vaincre ses répugnances, qu'il m'expliquait en me faisant connaître une superstition que j'ai retrouvée encore après, dans cette région maritime. Il pensait pouvoir arriver à se tirer d'affaire, mais voilà ! s'il recevait l'Extrême-Onction, il était condamné infailliblement, la première fois qu'il serait allé à la côte, à couler, comme plomb, au fond de l'eau et à ne plus en revenir.

— Cela me fut dit par ce jeune marin, Jean-Marie, de Landégaron, en Saint-Pabu.

Ces traditions subsistent, comme subsiste le souvenir de ces innombrables chapelles dont on voit les traces, sur les rives de l'Aberwrach et de l'Aber-Benoît, comme le souvenir d'autres chapelles dont le vocable des saints patrons ne se retrouve plus. Quand on quitte un point de la route de Lannilis; pour aller sur Plouguin, on trouve un petit hameau. Là, il y avait autrefois une chapelle dédiée à *saint Ibiliau* (?). Mais elle était si exigüe que, paraît-il, au jour du pardon, si on voulait y trouver place, il fallait se dépêcher : aussi, avec une certaine verve gauloise et narquoise, quand on voit quelqu'un pressant le pas, on lui demande : « *Emaoc'h evont da bardoun san Ibiliau ?* » Est-ce que c'est au pardon de saint Ibiliau que vous allez ?

Le bon saint a disparu avec son pardon et toute trace de culte : il n'en est demeuré qu'une ironie passée en proverbe, et même bientôt le proverbe ne sera plus usité.

Souvenirs sur les paludiers de Guérande.

Henri Baudrillart, parlant de Guérande, dans son magistral travail sur les *Populations agricoles de la France*, est amené à écrire les lignes suivantes :

« Comment quitter cette classe des paludiers sans éprou-
« ver un peu de cette tristesse qui s'attache à tout ce qui
« s'en va, d'autant plus que rien ne se désorganise sans
« souffrance ? Une vieille terre comme la Bretagne doit
« offrir plus d'une fois ce phénomène toujours douloureux à
« quelques égards. Il faut apprécier ces situations avec le
« degré de sympathie qu'elles méritent sans rien exagérer
« toutefois, et se défendre des excès élogieux de l'oraison
« funèbre, même à l'égard des humbles. Ces travailleurs,
« à leur esprit de famille, à leurs vertus privées, à leurs
« méritoires efforts pour s'instruire, joignent un peu de cette
« imprévoyance qui tient sans doute à l'irrégularité du
« salaire. »

De cette déclaration nous ne retenons que la constatation de ce fait : *le paludier de Guérande et de Batz* tend à rejoindre chaque jour, dans l'oubli, tant d'espèces disparues ; et puisqu'il en est temps encore, rappelons sous quel aspect, dans le Finistère, nos pères firent sa connaissance et se familiarisèrent avec lui, si bien que son souvenir n'est pas encore effacé dans la mémoire de ceux qui, il y a 50 ans, comptaient leurs âges par les quelques printemps de leur jeune existence. On se rappelle les habitants des marais salants de Guérande, de Batz, du Croizic, du Pouliguen, avec leurs chapeaux à larges bords appropriés au travail quotidien, faits pour protéger les yeux contre le soleil brûlant de l'été, dont les rayons sont répercutés par le fond des salines ; leur long sarreau couvrant un double ou triple vêtement de laine, précaution nécessaire contre les variations rapides et extrêmes de la température ; leurs culottes serrées au genou permettant de détacher facilement les hautes guêtres lorsqu'il s'agissait de marcher dans l'eau.

On se les rappelle, race de braves gens, forte et saine ; grands et bien découplés, à l'attitude pleine d'une noble

assurance qui allait bien avec leur costume plus ou moins exotique.

Au dernier siècle, l'Etat fournissait au paludier mesure de blé pour mesure égale de sel récolté : pour lors, il pouvait vivre sans trop de souci du lendemain. Mais, l'Etat, après les perturbations du nouveau régime établi, ayant délaissé le paludier, il dut, aux mêmes conditions, aller offrir son sel, dont il avait trop, pour le troquer contre les céréales qu'il n'avait pas, à mesure égale, loyale et marchande, aux quatre coins de la province de Bretagne.

Ils portaient à deux, portant leur charge à dos de mulets, avec leur boisseaux en bois, pour leurs transactions et échanges. Mules, mulets, chevaux, disons-nous : même, vers 1840, Elliant, Rosporden, en virent arriver escortés d'un dromadaire, qui étonnait nos Bas-Bretons, surpris de la série d'aventures qui avait dû amener si loin du désert cette monture si peu usitée chez nous.

Le paludier était taillé pour le commerce ; par son premier abord, il inspirait beaucoup de sympathie : il avait du liant, et lui, le nomade, savait se faire recevoir comme chez lui dans n'importe quel quartier où il arrivait.

Si j'en crois les souvenirs d'enfance de mon père (aujourd'hui il eût eu 70 ans passés), le paludier avait une mémoire extraordinaire des points topographiques, une aptitude particulière à se rappeler gens et lieux ; et ce qui est plus curieux, c'était sa facilité vraiment merveilleuse de s'assimiler le dialecte du pays où il se trouvait. A part quelques chutes, consonnances, intonations et quelques restés d'accent de son terroir, il était Goëlo en Goëlo, Vannetais en Vannes, Cornouaillais en Cornouaille, Léonard en Léon : comprenant et parlant tous les dialectes d'après le quartier où il faisait son séjour. Un proverbe, dont je ne me rappelle pas exactement les termes, dit que si quelqu'un, les yeux fermés se poste à l'entrée du bourg de Batz, et jette une

boule dans n'importe quelle direction, elle ira sûrement, infailliblement frapper la porte d'un honnête homme. — La raison est facile à saisir : c'est qu'à Batz, il n'y a que d'honnêtes gens.

Nous donnons acte aux gens du bourg de Batz de ce jugement laudatif, auquel ils ont un peu collaboré, sans doute, mais, avouons toutefois, qu'on les soupçonnait parfois de certaines faiblesses de conscience, et on les croyait capables à l'occasion de certaines peccadilles en matière de troc et de marché.

Le paludier, une fois déchargé le sac de sel de dessus le dos de la mule ou mulet, le plaçait sur son épaule droite, l'ouvrait et laissait tomber très doucement, très doucement, sans tumulte, dans la mesure, le sel de ses marais ; puis il le déversait rapidement dans le réceptacle préparé *ad hoc* par la ménagère de chez nous. Mais la ménagère avisée finissait par constater que cette façon aussi habile que lente de verser le sel dans le boisseau, amenait un tassement imparfait qui lui faisait perdre sur la quantité. Pour remettre les choses en l'état, au préalable, elle postait un ou deux enfants de la maison, qui, sans en avoir l'air, lorsque le sel était versé dans le boisseau de bois, arrivaient donner une poussée dans la table ; le sel de tomber, et le paludier, surpris dans sa tentative de fraude, de lancer un juron et d'invectiver les marmots malencontreux.

Je crois que les paludiers revenaient toujours les mêmes, d'où des relations plus familières puisqu'on revoit chaque année des figures de connaissance, comme on croit reconnaître, chaque été, les hirondelles. Vraisemblablement, avec cet esprit d'association qui hélas ! a disparu, ils se partageaient la province. Dans les arrondissements de Brest et de Morlaix, nous retrouvons cette organisation qui doit être bien ancienne, pour ce qui concerne les *pillaïouers* de Botmeur, Brenniliis, La Feuillée,

etc. Effectivement, un de ces industriels montagnards reçoit comme part de son héritage un quartier à exploiter : par exemple, il détiendra comme un fief, Lannilis, Landéda, Tréglonou et Saint-Pabu. Nul de ses compatriotes ne viendra, sans forfaiture, travailler sur son terrain : il a son fief, qui lui est échu par succession et qu'il laissera à un de ses héritiers, car ce fief est héréditaire et transmissible de mâle en mâle.

Ce sont vieilles coutumes qu'il est bon de recueillir, car elles sont des documents historiques et des restes d'un état social qui bientôt échappera à nos investigations.

Amann ar sizun venn.

« LE BEURRE DE LA SEMAINE BLANCHE »

On sait, ou on ne sait pas, que le beurre baratté dans le courant de cette *semaine* jouit d'une vertu spécifique et curative. Mais quelle est, au juste, cette semaine blanche : *Grammatici certant* ! Dans certains pays, on affirme mollement que c'est la semaine de la Pentecôte à la Trinité ; en Léon, avec une conviction propre à se faire partager, on n'hésite pas à déclarer que c'est la semaine comprise entre le dimanche de la Trinité et le dimanche de la Fête-Dieu.

Cette semaine est une semaine bien caractérisée : toute semaille faite pendant sa durée est une semaille compromise d'avance ; le blé noir que vous aurez semé sera, à coup sûr, misérable, rabougri, poussera follement ; le serclage que l'on ferait, à cette époque réservée, serait nul et même ne ferait qu'activer la pousse des herbes parasites.

Et cependant, d'autre part, en cette *semaine blanche*, la Providence se manifeste avec une attention plus spéciale pour le plus grand bien de l'humanité souffrante.

En effet, pendant cette période de huit jours, le beurre baratté fraîchement jouit d'une vertu thérapeutique parti-

culière ; il est le spécifique recherché pour la guérison des phlegmons, écorchures et autres détériorations des surfaces cutanées. Là où la tradition n'a pas disparu, en chaque maison, chacun met en réserve un peu de ce beurre sans sel, conservé précieusement dans nos pays de côtes, entre deux coquilles ou valves de bernique. La confiance populaire est grande dans ce remède qui, peut-être après tout, vaut bien l'axonge de l'apothicaire.

En Bas-Léon, j'ai vu traiter avec succès des plaies de bien mauvaise apparence : dans un chaudron, on faisait fondre du sel provenant de la combustion du varech : on en lavait la plaie, puis second lavage avec du vin sucré, et en troisième lieu, pansement opéré après application sur un linge un peu vieux du beurre de la *semaine blanche*.

Et la plaie guérissait grâce à ce moyen antiseptique et émollient emprunté, plus ou moins, à la thérapeutique de ce bon Samaritain qui, certain soir, recueillit sur la route de Jéricho un pauvre voyageur, laissé pour mort par des rôdeurs de grands chemins.

Allons-nous crier à la superstition ? Nous n'y voyons pas lieu. Nous croyons même qu'Hypocrate, le père de la médecine, l'illustre empyrique et initiateur de la méthode expérimentale, lui qui a fait des observations si profondes sur les saisons et les résultats hygiéniques de leurs variations, ne hausserait pas les épaules en entendant parler de ce spécifique jadis si employé dans nos campagnes.

La *semaine blanche*, en effet, telle qu'on l'entend, à 15 jours près, se présente au milieu du mois de juin : c'est le printemps dans toute son énergie, dans toute sa force, communiquant à tout ce que produit la terre qu'il féconde une vertu plus grande de vitalité ; c'est le moment où la vie s'épanche, se répand, se distribue plus intense dans la terre bénie de Dieu ; dans la végétation, dans le lait, dans le beurre.....

Nos pères se le sont dit : les *guérisseurs* n'ont pas contredit ; d'où nous sommes portés à voir dans cette tradition de la *semaine blanche* non une superstition, mais le souvenir d'un procédé de médication qui a été oublié comme tant de choses s'oublient, qui a succombé comme tant de choses succombent.
